N° 121 fevrier 77 5 F mensuel 3,90 fs canada $ 1.10 espagne 100 P portugal Esc 50,00

rock&folk

elton john
chicago
status quo
santana

ELTON JOHN

petits poissons

Vous vous demandez sans doute pourquoi je m'obstine à ne parler que de disques obscurs, que de groupes dans la débine ou de reliques introuvables; ou de types qui n'ont apparemment rien à voir avec notre musique chérie, des zèbres comme Bukowski (qui se pavane dans le numéro de novembre de l'infâme « Hustler » magazine et parvient quand même à être choquant et dégueulasse), Robert Frank, David Hockney, Eve Babitz. Et pourquoi je semble me complaire dans les arrière-cuisines du rock. Je pourrais vous dire que c'est là que ça se passe; mais je n'en suis par sûr. Ce que je puis vous assurer, par contre, c'est qu'il n'y a pas le choix: c'est ça ou parler des Beatles, dépecer Dylan, chroniquer la Vie Parisienne (?), vous faire le coup de « A day in the life of a rock critic », ou encore vous repomper tout ce que l'Industrie du Disque appelle encore « les nouveautés », à grands coups de ragots, press releases, tout-chaud-tout-bouillant-ça-sort-du-cul-du-marchand. Alors finalement c'est le même marron glacé, Elton John, Peter Frampton, Runaways, Lofgren, les Stones, Lou Reed, Neil Sedaka, Disco Ducks, Linda Ronstadt, Blue Oyster Cult... C'est tout beau tout brillant, bien emballé, super-mixé, pasteurisé, écrémé, vitaminé. Et vous échouez à la F.N.A.C. ou à Tower Records, et il y a des PILES de tout ça, pas juste un carton ou deux, des piles qui vous arrivent au menton; et il en sort, comme ça, des centaines par mois. Pas étonnant qu'en fin de compte on laisse le Stevie Wonder sur la pile. Sorry, Stevie! Peut-être un autre jour; peut-être en suppositoires... Ce n'est pas que ce soit mauvais (je sais pas, pas écouté), c'est que ça fait plus envie. Les piles, à Tower, elles me tentent autant que les pyramides de conserves Del Monte au supermarché du coin. C'est plus possible.

LE NOUVEL UNDERGROUND

Alors j'aime mieux parcourir les gazettes de collectionneurs, lire les fanzines, envoyer un biffeton dans une lettre et attendre de voir ce que je vais recevoir: vingt minutes de musique étranglée sur un E.P. en 33t? Une minute quinze de folie aérée sur plastique rouge cerise? Une pochette démente, une pochette lubrique? (Comme celle de « Hot For Teacher », le second simple de Thundertrain. Sur Jelly Records. Encore un label de Boston; un groupe plein de sève, tout comme les Slickee Boys. Faut les voir reluquer sous la jupe de la prof... Aussi queutards et lubriques qu'une douzaine de lapins. Leur premier disque s'appelait d'ailleurs « I'm So Excited », sur United National. Ils ne pensent décidément qu'à ça... Ce disque était bien mal enregistré, mais ils l'ont quand même bien vendu, et avec le bénef ils ont fait « Teacher », et après ça ils feront un trente et attireront l'attention d'une « vraie » compagnie, avec du vrai argent, et ce sera la fin des haricots. Bon.) En attendant, qu'est-ce que je vais recevoir ce matin? Une poupée gonflable?

En fait, c'est un peu ça: les disques, on en fait un peu ce que l'on veut. On peut les prendre ou les laisser; on peut les grossir de nos fantasmes. On peut se passionner pour une bande de fous qui répandent leur alarmant vacarme du fin fond de Cleveland (Ubu, c'est loin d'être fini; leur soi-disant dissolution n'était qu'une guerre des mondes. Crocus et son gang cherchent à investir un club dans le quartier des entrepots. Et il y aura un troisième disque pour Noël: « Street Waves » /« My Dark Ages »). Mais qui sont ces types? Qu'est-ce qu'ils veulent? Existent-ils vraiment? La folie et l'énergie dérangée de tous ces mecs (et celle de ceux qui les colportent!), c'est le fuel et la houille de cette chose grouillante et amorphe qu'on pourrait appeler un underground si le mot ne sentait si mauvais.

C'est pourtant ça, la différence avec les sept dernières années: il y a de nouveau un underground, pas encore structuré, pas encore conscient de lui-même, sans star ni prima-donna, sans magazine, sans touristes. Dans les tristes années 70, l'underground c'était finalement le reggae, le disco, la soul, sans oublier le rock allemand. Pour s'oublier là-dedans, fallait se faire rasta, shaman, métèque, dervishe tourneur, zombie... Oh, on s'oubliait! Fallait bien, pour pas devenir cinglé. Mais on n'était pas très à l'aise (sauf évidemment les ceusses qui se diluaient le nombril aux vrombrissements du rock allemand). A présent on peut recommencer à être banlieusard, fils de riche ou prolo, mais surtout paumé et bien décidé à sortir de l'ennui tartiné sur la première moitié des années soixante-dix. Ce qui nécessite évidemment de nous replonger dans nos auges, nos inepties petites-bourgeoises et nos grands flashes révolutionnaires. Les héros d'hier sont devenus les dieux-mânes d'aujourd'hui. Les sources, ça peut être James Brown, le MC5, la poésie Beat, les Seeds, le be-bop, les Doors, ou, temporairement, un beau plongeon dans les fanges du psychédélisme, ses stupeurs stupides, ses éblouissements, ses trésors et toute la raclure de vinyle dégorgée par Hollywood à la suite de ça. Parce que l'acid-rock, ce n'était pas simplement Big Brother, « White Rabbit », « Break On Through », les Elevators, Mouse and the Trap ou « Granny Takes A Trip » (par le Purple Gang; pépite angliche, celle-là): c'est aussi « I Dig Your Mind » par les Nervous Breakdowns ou « Psychedelic Seat » par Sons of Barbee Doll (rien de tel que des Texans dérangés); ou encore le sidérant « A Question Of Temperature » par le Balloon Farm, une sorte d'Electric Prunes en folie, un rythme idiot, un rythme infernal, et des vocaux hilarants et lubriques (« Is this a question of love?/Is this a state of mind?/No it's a question of/It's a question of/of TEMP'RATCHURE! »). Oui, un disque qui a le feu au cul. Certains de ces disques sont de pures merveilles, mais toujours totalement accidentelles, inexplicables; souvent le groupe disparaît ensuite, ou ne fait plus que de la merde, ou se métamorphose sous un autre nom, insaisissable comme un globule dans un light-show (pour rester dans les métaphores groovy...).

La plupart sont des disques d'exploitation, comme il y a des films d'exploitation. Tous les disques de Kim Fowley, par exemple, sont des disques d'exploitation; ce qui ne veut pas dire commerciaux (en rock, c'est la règle du jeu), mais exploiteurs. Et tristounets au lieu d'être drôles (écoutez seulement son « Love Is Alive And Well »; et un de ses disques les plus obscurs s'intitule « Mr. Responsibility », sur le label Living Legend. Now, really...). L'équivalent de Fowley et tous ces vulgarisateurs à Hollywood, c'est American International Pictures, la compagnie de films de Roger Corman.

Une fois, j'ai été pris en stop par un monteur (!) qui venait de terminer « Eat My Dust » pour Corman. On a pas mal causé, et il m'a fait connaître des tonnes de films qu'on ne voit que dans les drive-ins ou à la télé tard le soir. Des films sans alibi, mais parfois très réjouissants. Car entre les films d'horreur et les films d'hell's angels, j'ai vu « Psych-Out », qui doit être (avec « Riot on Sunset Strip ») un petit chef-d'œuvre du genre. C'est un des premiers films de Jack Nicholson et Bruce Dern (plus tard réunis dans le superbe « King Of Marvin Gardens »). Jack, magnifique avec son catogan et ses dents blanches, joue le rôle d'un guitariste leader d'un groupe d'acid-rock (en réalité les Seeds); il aide une ravissante petite oie du Mid-West (Suzan Strasberg) à retrouver son frère; le frère est évidemment Bruce Dern, hippie improbable plus connu sous le nom « The Seeker ». Il a le cerveau en beignet et vit dans un cimetière de voitures, ce qui montre bien qu'il ne faut pas abuser des drogues. La fille, elle, est SOURDE. Ce qui explique sans doute que Corman a engagé le Strawberry Alarm Clock pour jouer dans le parc. C'est hilarant et complètement inepte. C'est kitsch, comme Kim Fowley. Et c'est très bien comme ça; je

... deviendront gros? Peu importe, ils nagent pour s'amuser dans les eaux claires d'un nouvel underground sans requins ni pontifes, retrouvent la fraîcheur oubliée de l'époque pop.

thundertrain

SLICKEE BOYS

veux dire, les sixties en ce moment sont kitsch comme l'étaient les fifties il y a cinq ans (on a ressorti le hoola-hoop, « The Girl Can't Help It », les Pingouins et Del Shannon ; en ce moment on se tourne vers le Beat, et on ré-écoute Charlie Parker comme pour la première fois. C'est-à-dire tout ce que les fifties ont de mieux à offrir). Il faut donc s'attendre à la réapparition sporadique de silhouettes comme Tiny Tim, Antoine, Phil Ochs, les Turtles, Sonny and Cher. Avant de passer aux choses sérieuses (ou plus sérieuses).

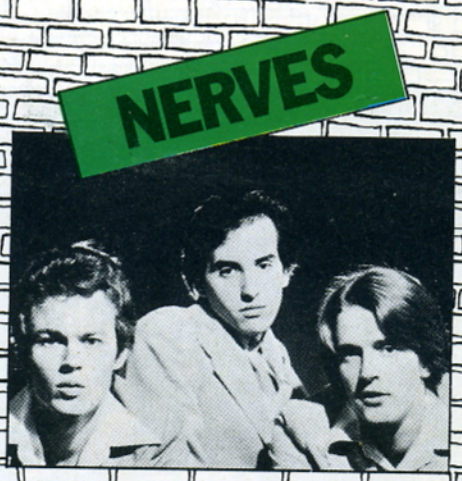
ENERGIE GRENOUILLANTE

Ce qui m'excite en ce moment, c'est de découvrir qu'on ne connaît pas la MOITIÉ des labels actifs durant les années soixante ; ni la moitié des groupes ayant enregistré. Parcourir les listes de collectionneurs américains, c'est comme faire des fouilles en Egypte. Et je m'obnubile sur les labels de toutes couleurs, de toutes formes et de tous parfums : August, Blue Saint, Bounty, Code 1, Hush, Contact, Congress, Ecco, Earth, Dimension, Golden State, J-Beck, Jaguar, Karate, Le Mans, Loma, MIRAGE (oh, celui-là particulièrement !), Sonobeat, Sunburst (le label de Cobb, le papa des Standells), Soft, Viva, Acropolis, Planet, Blue Onion (!), Scorpio... Quant aux groupes eux-mêmes, on se demande ce que les producteurs et propriétaires de labels avaient dans la tête : est-ce possible que le rock puisse avoir été aussi drôle ? Jugez plutôt, et en vrac : « The First Cut Is The Deepest » par les Koobas. « I Guess The Lord Must Be In New York City » par Sagittarius (Gary Usher), « Hard To Get » par les Interns (you bet), « Don't Let Me Sleep Too Long » par the Myddle Class (Carol King !), « My Jenny Wears A Mini » par Cast of Thousands, « Bald Headed Woman » par le Sot Weed Factor (sur Original Sound, le label de Music Machine), « So Mystifying » par Shapes of Things (maîtres-plagiaires sur Laurie), « I Call My Baby S.T.P. » par les Del-Vetts (sur Dunwich !), « Psychotic Reaction » par Positively 13 O'clock (en réalité Mouse and the Trap s'en donnant à cœur joie sur le hit des Count Five). Et il y en a comme ça des milliers.

Ce qui compte ici, bien sûr, ce n'est pas la qualité, mais le nombre insensé de ces labels et de ces groupes ; l'énergie grenouillante qu'ils représentent. Pour un Thirteenth Floor Elevators, il y avait des dizaines et des dizaines de groupes faisant plus ou moins la même chose au Texas (Mouse, Sonics, Wild Childs, Oxford Circus, Nervous Breakdowns, Union, Michael, Zakary Thaks, etc...). La plupart méritent sans doute de rester enterrés sous ces couches de vinyle improbable. Un underground, c'est fait pour ça. Ce qu'il fait bon évoquer, par contre, c'est le fourmillement de l'époque, l'aventure. A un certain moment, tout le monde avait au moins une chance d'être signé par Clive Davis. Et faute de contrat mirifique, on pouvait toujours graver une galette. Tout ce qu'il fallait, c'était un peu d'argent et un groupe. La plupart des propriétaires de labels étaient des petits entrepreneurs, des magnats de la machine à coudre qui se faisaient plaisir, ou des producteurs de radio jouant à la concentration verticale, ou un fils à papa (à L.A., c'était souvent le cas). Quant aux groupes, il n'y avait qu'à se baisser.

C'est pourquoi je pense qu'on peut s'intéresser ou se passionner pour les disques « indépendants » du moment, même s'ils ne sont pas encore très accessibles. Il y a la même poésie, le même sens de l'aventure dans tous ces efforts. Ce n'est pas un rock néo-primitif, c'est un retour à l'humain. Un retour au spontané, aux moyens du bord ; il y a beaucoup d'imitateurs et de faiseurs sans talent dans le tas, et il vous faut trier, faire la part de l'enthousiasme et du tout feu tout flamme. Mais il y a aussi dans ces enregistrements une urgence, une spontanéité qu'on ne trouve que dans les premiers Stones, Beatles, ou les premiers enregistrements Savoy et Dial de Charlie Parker (et là encore, la comparaison ne porte que sur l'*esprit* dans lequel la musique est faite, pas la musique elle-même – faut tout de même pas chier dans la colle).

Manque d'originalité ? Ubu ne ressemble à rien d'autre ; ni la musique, ni le son caverneux, ni surtout les images que les disques conjurent. Des disques qui établissent leur propre ton, leur propre esthétique ; tout ce que le premier Patti Smith était et tout ce que le second n'est pas (« eh, Clive, on peut y arriver, tu verras ; pas la peine de refaire le coup de Big Brother ! »). Manque de moyens ? Le rock crève de trop de moyens, de l'anesthésie du 16-pistes, des producteurs qui se grattent le cul dans le studio. Quatre pistes, huit pistes, il suffit de savoir ce qu'on veut obtenir ; et ça, on sait plus. Il y a de vagues critères et tout un canon du son auquel il faut se conformer, et c'est pour ça qu'il sort tant de merde. On aime ou on n'aime pas le disque des Nerves (tout dépend de vos persuasions musicales), mais une chose est certaine, indéniable : ils savent faire un disque. Et ils l'ont fait tout seuls, enregistré à Chinatown chez l'honorable Mister Quan. Depuis quand avez-vous vu un beat-group ? Je les ai vus l'autre soir à la télé sur un talk-show gerbeux ; on se serait cru en 64 : un podium, des néons qui clignotent, le drum-kit MINIMUM, la basse Rickenbacker, les trois belles gueules qui chantent (pas toujours dans le micro) et une douzaine de chansons expédiées en moins de dix minutes. La pro-



chaine fois ils passeront en play-back, comme à la bonne époque.

BACK TO POP

Oui. La nouvelle explosion pop. Beaucoup de raisons à ça. D'abord, la radio AM a repris le dessus sur la FM, qui est tristement devenue le dernier carré des sinistres crétins, hippies gâteux ou programmateurs ineptes (à KSAN, qui est censé être LA station progressiste de la Baie, les DJ's ne passent même plus les disques; à la place, ils enfoncent des cassettes avec des séquences de trois chansons enregistrées la veille). Ensuite, le travail ingrat des « revivalistes » commence à payer. Des gens comme les Groovies sont peut-être toujours dans la dèche, mais il est évident qu'il ont tenu la porte ouverte pendant des années. Et les petits malins qui s'y engouffrent maintenant risquent bien de tirer les marrons du feu. C'est la vie, comme disent les Américains (en français écorché dans le texte). Et ils sont de toutes sortes, les petits malins: straight beat, comme les Nerves ou les Rubinoos. Ou carrément pop-rock né dans le studio, comme le Dwight Twiley Band, par exemple: voilà des types qui semblent avoir complètement fait l'impasse sur le rock « progressiste » déliquescent des sept ou huit dernières années; qui semblent avoir passé tout leur temps à écouter les Beatles, Lou Christie (ou, plus récemment, Elvis) et à concocter des chansons dans un studio de fortune. En fait, c'est exactement ça. Ils sont essentiellement deux: Dwight Twiley chante, compose, joue toutes les guitares et les claviers. Phil Seymour s'occupe de la rythmique. « Sincerely » est leur premier LP, mais ils ont déjà fabriqué des centaines de chansons dans le studio qu'ils ont construit au dessus d'une quincaillerie. Ils sont de Tulsa, Oklahoma, mais ils pourraient tout aussi bien venir de Londres ou L.A. Ils sont de Tulsa, mais c'est à L.A. que Denny Cordell leur a finalement mis la main dessus (pour aussitôt les envoyer à Tulsa, home of Shelter Records). Leur premier simple, « I'm On Fire », était un des hits les plus rafraîchissants de l'année dernière. Lennon meets Creedence meets Badfinger (ce qui me refait penser à écrire la lettre d'insultes que je voulais envoyer à la rue Chaptal pour avoir fait un numéro Spécial Beatles sans parler une seule fois de Badfinger, un groupe qui a pourtant sorti deux albums qui ridiculisent tout ce que les fab-fours ont fait après « Abbey Road ». Pas étonnant que le leader Peter Ham se soit pendu dans sa cuisine. Nous voulons des têtes !).
Après le succès de « Fire » et un follow-up prometteur (« You Were So Warm »), rien pendant plus d'un an: Dwight et son album (enregistré en Angleterre, il ne reste plus qu'une chanson sur « Sincerely ») furent victimes du shoot-out à Tulsa-Corral entre Cordell et l'affreux Leon (Russell). Ce qui a donné encore un peu plus de temps à nos deux rats de studios pour polir et repolir leur excellent album (Shelter SRL-52001). Échaudés par leur précoce expérience dans les clubs de Tulsa (au sein d'un groupe nommé Oister, qui est maintenant devenu leur Nanker-Phelge sur les rondelles), ils n'ont aucune envie de faire une tournée, même de promotion. Ils sont nés dans le studio et devraient y rester. En entendant « Could Be Love », Lennon doit avoir envie de reprendre les gants. Et Harrison devrait être forcé d'écouter « Sincerely » 430 fois, attaché sur une chaise, pour le punir d'être devenu le pathétique et ennuyeux niocchi qu'on sait. Pour ma part je ne me lasse pas d'entendre les guitares de l'intro, les couches et les couches de guitares, parfum sur parfum, comme un ice-cream-soda. Mais la cerise revient encore à Lennon, bien sûr, à cause de la voix de Dwight et du climat frileux de la chanson. Et il y a aussi la Memphis connection: Elvis ! Nos deux zèbres sont de ces rockers troisième génération qui découvrent les premiers Elvis comme Eddie et ses Hot Rods découvrent le MC5. Écoutez « TV », et vous verrez tout de suite que le rockabilly power n'est pas mort et qu'au lieu de chier sur l'œil de la technologie il peut s'enrichir des nappes de son bricolées par notre Spector en herbe.

ROCKABILLY

En fait, il est à peu près évident que le rockabilly va pointer sa pompadour un peu partout dans la période à venir. C'est tellement loin de nous que cela paraît frais. Tout comme le be-bop, qui va faire un come-back également; c'est une question de jeunesse et d'énergie. Toute cette « scene » est morte depuis des lunes, mais il reste les artifacts, les disques et les photos; et leur étrange pouvoir, et leur étrange jeunesse. Et de là, les échos. Transformé, l'écho, évidemment. Rockabilly peut se nicher partout: Cochran est le musicien le plus joué par les garage-bands de Boston. Rockabilly est présent dans les influences et les rêves d'un groupe de collectionneurs de rock des sixties qui, pour lutter contre l'ennui absolu dégagé par la majorité des groupes de New York, ont décidé de former un groupe: les deux filles et deux garçons s'appellent The Cramps (rien que pour le nom, ils méritent une mention et un contrat sur Ork Records !) et définissent humoureusement leur musique comme étant du « psychobilly » (une des filles étant de Cleveland et tout ça...). Reste à savoir si ça marchera. Parce qu'il est bien plus facile de jouer les Standells ou Music Machine ou Question Mark & the Mysterians que de jouer du rockabilly. Il faut du savoir-faire ET de la grâce. Demandez à Jonathan, il vous le dira.
Jonathan, il peut faire de la musique, du rock, du rockabilly, avec presque rien. C'est un pur. Jonathan Richman et ses Modern Lovers remodelés, c'est le rockabilly (ré)-incarné. Surtout depuis que Curly joue de la basse acoustique (bizarrement appelée contrebasse) et que l'ancien batteur ET la batterie ont été remplacés par D. Sharp et ses improbables mobiles. Monsieur Ré Dièse préfère jouer des enjoliveurs de voiture que de la caisse claire; à part ça un vrai virtuose, et aussi un minimaliste, faisant presque la pige à Jonathan. En tout cas, le groupe fonctionne dix fois mieux qu'avant. Jonathan reste bien sûr un véritable original; pure fabrication ou non, il sait comment faire jaser les jaseurs. Il en est à interdire qu'on boive durant son set (and no photo, please). Et a passer trois jours dans les chiottes des femmes du studio Columbia sur Folsom Street; c'est en effet là-dedans qu'il a enregistré son prochain album (sortie en janvier), « pour des raisons d'acoustique ». Et d'ajouter avec un grand sourire lippu: « Chez les hommes, les pissoirs prenaient trop de place... » Je vous le disais bien, le rockabilly va se fourrer PARTOUT.

GARNIER